



L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE JEANNE LEUBA

SI nous laissons de côté deux études ethnographiques et historiques (1) qui échappent à notre compétence, l'œuvre de M^{me} Leuba comprend aujourd'hui un livre de poèmes (2) et trois romans (3). Quatre volumes : à notre époque de surproduction, ce nombre peut ne point paraître considérable. Mais chacun de ces volumes est riche d'une substance précieuse. Sans hâte, loin de la foire littéraire, ne voulant devoir sa renommée qu'à son talent, M^{me} Leuba produit, dans le silence et le recueillement, des ouvrages longuement médités et amoureuxment écrits. Comme tout artiste digne de ce nom — l'espèce en est malheureusement devenue rare — elle cherche à se contenter elle-même avant de contenter le public. Le public, d'ailleurs, qui ne vaut peut-être pas tout le mal qu'on en dit, vient à elle. Si elle ne connaît pas encore les gros tirages, communément obtenus par des moyens commerciaux auxquels répugne toute âme délicate, elle réunit autour d'elle un groupe de lecteurs qui ne se compose que de gens de goût. Son dernier roman fera certainement grossir ce groupe et en augmentera la ferveur. Car les qualités que révélaient ses précédents ouvrages s'épanouissent, dans celui-ci, avec un éclat et une grâce qui en font son chef-d'œuvre — et un chef-d'œuvre de notre littérature coloniale.

(1) *Les Chams d'autrefois et d'aujourd'hui* (édition de la Revue Indochinoise) ; *Un royaume disparu : les Chams et leur art* (Vanoest).

(2) *La Tristesse du Soleil* (Plon-Nourrit).

(3) *L'Ombre Nuptiale*, *l'Aile de Feu* (Plon-Nourrit) ; *Frick en exil* (Perrin).

L'observatrice amusée et si terriblement perspicace de *Frick en exil* ne doit pas nous faire oublier la lyrique que M^{me} Leuba a d'abord été et qu'elle n'a pas cessé d'être. Car, dans cette nature complexe, deux tendances antagonistes se retrouvent. L'une, qu'on peut appeler romantique ou subjective ; l'autre, que les mots de réaliste ou d'objective caractériseraient assez bien. La première révèle une vie psychologique intense, ardente, tumultueuse qui semble incompatible avec la lucidité et le détachement de soi qu'implique la seconde. Aussi constatons-nous que la plupart des écrivains appartiennent à deux types nettement opposés, suivant que l'une ou l'autre de ces tendances se trouve développée en eux. M^{me} Leuba est partagée entre elles. Certains vers et la préface de son premier volume procèdent de la même veine que les notations incisives de *Frick* ; l'avant-propos et quelques passages — courts et rares, il est vrai — de ce dernier roman, rappellent, par leur mélancolie harmonieuse, les strophes nostalgiques de *la Tristesse du Soleil*. Mais de celle-ci à celui-là, le réalisme, d'abord timide, et tenu en échec par le lyrisme, s'affirme de plus en plus puissant jusqu'à triompher presque complètement de l'autre. Ce duel entre les deux tendances, nous allons en suivre les péripéties à travers l'œuvre de M^{me} Leuba.

La Tristesse du Soleil est une suite de poèmes tout frémissants d'une sensibilité qui ne cherche pas à se contenir. L'auteur y exprime son âme tourmentée par une incurable nostalgie.

On n'a caractérisé qu'une forme de ce sentiment, quand on l'a défini, comme la plupart des dictionnaires, le regret du pays natal. La nostalgie est ordinairement cela, mais elle n'est pas que cela. Elle est essentiellement le désir d'être ailleurs, qu'il s'agisse d'un pays où l'on ait déjà vécu, ou même d'un lieu où l'on ne soit jamais allé. Elle consiste à opposer, aux images que nous offre le présent, des images empruntées à notre passé ou forgées par notre esprit, et à préférer celles-ci à celles-là. Ordinairement tournée vers le passé, elle peut aussi tendre vers l'avenir.

Ces deux sortes de nostalgies, nous les trouvons éparses à travers l'œuvre de M^{me} Leuba. Comme tous les vrais coloniaux, elle a d'abord été sollicitée par la seconde. Dans les mobiles qui l'ont déterminée à quitter sa patrie, se retrouve l'attrait des *terres inconnues* et des *cieux éblouissants*. Voilà pourquoi malgré l'amour qu'elle a pour le *logis de ses jeunes années*, le *jardin calme et mystérieux*, la *glèbe et le domaine* elle n'a pu résister à l'appel de l'Orient.

*Pour ne point vous quitter j'avais mille raisons,
Et pourtant, ma maison, pourtant je suis partie.*

Mais, à peine est-elle arrivée dans ces pays dont elle rêvait, le regret du passé la saisit. Ce soleil vers lequel allait son être ébloui est cruel. Ce sont des cortèges funèbres, cercueils suivis de pleureuses et *de gens vêtus d'habits sans ourlets*, processions pour conjurer les démons de l'épidémie, que *l'implacable* été voit se dérouler à travers les rues des cités ou les sentiers de la campagne. Et si l'on n'est pas atteint par le terrible *mal noir*, on ne peut échapper à l'anémie et à la fièvre, qui s'attachent à nous, *que nous rapportons dans nos chairs, honteux comme des vaincus*. Enfin, ce soleil, n'est pas le soleil de chez nous : il n'éclaire pas les mêmes paysages, les mêmes scènes, les mêmes visages que le nôtre. S'il est *trop brutal pour nos chairs* il pèse aussi lourdement à nos âmes. Alors que dans le pâle Occident, soleil et joie, soleil et vie sont termes indissolublement associés, le soleil oriental est une cause de tristesse et de deuil.

En vain, nous essayons d'admirer la nature asiatique, de sympathiser avec elle ; elle nous repousse, nous traite en étrangers...

*Je sens autour de moi l'âme ardente des choses
Qui palpite et frémit, et ne m'approche pas.*

Décus, trompés, meurtris, nous nous réfugions dans le rêve, et vivons, par la pensée, sur la terre que nous avons imprudemment quittée. Les paysages que nous avons sous les yeux, si beaux soient-ils, évoquent en nous des paysages moins splendides sans doute, mais plus chers...

*Hélas, matin d'Annam, ce que tu me fais voir,
C'est, par delà la mer, le sol de ma patrie,
L'aurore sur les bois, et la maison chérie,
Dans le pli du vallon ;
La gaieté du jardin et la courette ombreuse,
Et les volets ouverts sur la journée heureuse,
Et sur le soleil blond.*

Voilà ce qui se passe en chacun de nous, au début de notre séjour colonial, pendant la période d'acclimatement. Cependant, le charme des pays où vit l'exilé finit par s'insinuer en lui. Si bien que, après avoir souhaité le retour, après avoir aspiré de toute son âme au jour où il trouvera

La maison des aïeux ouverte devant lui,

une fois revenu dans sa patrie, il sera poursuivi par le regret des cioux lointains. Il lui suffira de respirer *l'arôme subtil* du thé de Chine pour que se dressent, devant ses yeux, les décors lumineux où retentissent les bruits, où circulent les parfums des villes d'Asie ; l'odeur du sous-bois, en automne, lui rappellera les âcres effluves des forêts tropicales ; il sera un étranger dans son propre pays, il sera partout un étranger.

*Dans mon pays natal, je suis comme un passant,
Et ne sais plus l'amour du sol que mon pied foule...*

Tel est le châtimeut de tous les téméraires qui, suivant le mot de Baude-
laire, ont voulu *changer de place*...

Devons-nous, dès lors, prendre pour modèle :

*le rude plébéien
Dont les bornes d'un champ ont limité la vie?*

M^{me} Leuba serait tentée de répondre affirmativement à cette question. Elle y répond même une fois affirmativement. Et cependant de l'ensemble de ses poèmes se dégage, plutôt qu'un conseil de rester chez soi, une invitation à tenter l'aventure.

C'est que, si nous souffrons à ces départs perpétuels qui font de nous d'éternels errants, notre imagination y trouve son compte. Pendant que le cœur saigne, elle exulte. Voyager, c'est bien, comme l'a dit Haraucourt, *semer son âme à chaque adieu*, mais c'est, aussi,

*Amasser avec ses souvenirs,
Une telle richesse,
Qu'il faut l'éternité du repos à venir
Pour qu'elle disparaisse...*

A ceux qui recherchent le bonheur sûr, le bonheur plat, *les longs jours d'un destin sédentaire*; mais les âmes généreuses, fougueuses, hasardeuses, ne peuvent se condamner à l'immobilité en songeant *qu'il est tant de merveilles sur terre*. Et quelles que soient les épreuves qu'elles aient subies, elles songent, avec orgueil, aux temples lointains dont elles ont pénétré le mystère, à la jungle dont elles ont entendu les bruits, aux cieux éblouissants qu'elles ont contemplés. Si la vie est, suivant la profonde formule de Nietzsche, un *moyen de la connaissance*, celles-là ont choisi la vraie voie, voie semée de dangers et féconde en souffrances sans doute, mais n'est-ce pas le même Nietzsche qui a dit qu'il faut savoir *vivre dangereusement*, et la souffrance n'est-elle pas aussi une chose à connaître?

Ainsi la lutte entre la tendance subjective et la tendance objective, ou pour employer des termes moins philosophiques, entre l'amour du foyer et le besoin de savoir et de voir, déjà, dans le premier volume de M^{me} Leuba s'achève, quoiqu'elle veuille, par la victoire du second. Elle ne peut s'empêcher d'admirer des paysages qu'elle n'aime pas, qui lui font peur d'abord, mais dont la beauté ne peut lui échapper (1). C'est ce qui nous vaut des descriptions fouillées, colorées, pittoresques,

(1) Et ce soir, dans les bois,
L'atmosphère est si blonde et si tiède à la fois,
Les aréquiers en fleurs ont un parfum si tendre,
Que mon cœur s'amollit, jusqu'à cesser d'entendre

L'appel de l'Orient. .

Et n'ai-je pas aimé du pauvre amour mortel
La terre calcinée où pousse le bétel.

(Soir cham)

comme *Sacrifice cham*, *Temps de choléra*, *Convoi*, *Fin d'étape*, le *Joueur de Khène* et celle qui ouvre le beau poème intitulé *Matin d'Annam*, et tant d'autres encore. M^{me} Leuba excelle à ramasser tout un tableau dans une strophe, un distique.

*La cigale stridule et la guêpe tournoie,
Ivre d'air embrasé, et de paix, et de jour,
Et jusqu'aux lointains bleus il flotte de la joie,
Dans un roucoulement de ramiers en amour.*
(Au tombeau de Nghi Thien).

*La lourde frangipane exhale un tel arôme
Que l'air semble de miel autour des toits de chaume..*
(Matin d'Annam).

*Et Panom, le hameau, blottissait sous les branches
La couvée endormie et brune de ses toits...*
(Le Joueur de Khène).

*Et dans l'air étouffant tombent de larges gouttes
Qui s'écrasent sans bruit sur les beaux torses nus*
(Fin d'étape).

Parfois, même, d'un seul vers, elle suscite en nous tout un monde de sensations et d'images.

Et le grand paquebot reste brillant et mort
(Soir d'escale).

Dans ses palmiers verts rit Ismaïlia
(Vers Suez).

Les clarines des bœufs tintant sur les chemins
(Sacrifice annamite).

Un socque se balance à l'orteil d'un pied nu
(Evocation).

Effluves de l'opium glissant dans les nuits moites...
(Ite missa est).

L'air tiède sent le thym, la mûre et la girofle.
(Ite missa est).

Les gestes quotidiens qui préparent le riz...
(Soir cham).

La terre calcinée où pousse le bétel...
(id).

Grisaille d'Occident sur la ville annamite
(Evocation).

Un juge sévère pourrait relever, cà et là, dans *la Tristesse du Soleil*, des traces de déclamation; il pourrait reprocher à l'auteur de ne pas toujours maîtriser assez ses enthousiasmes et ses enivrements. Mais les vers que nous venons de citer sont d'un pur poète. On n'en compte pas un grand nombre, dans notre littérature

coloniale, et même dans notre littérature nationale, d'aussi riches de sens, d'aussi sobres de forme et d'aussi pleinement beaux. Pour produire un effet aussi puissant, avec une telle simplicité de moyens, il faut être un véritable artiste, parfaitement sûr de son art.

L'Ombre nuptiale n'appartenant à l'Indochine que par deux ou trois courts passages, nous n'y consacrerons que quelques mots : nous nous bornerons à suivre, dans cette œuvre, les progrès ou les régressions de ce que nous avons appelé la tendance objective de l'auteur.

Avouons que ce premier roman est tout imprégné de lyrisme. Comme les ouvrages écrits ou conçus pendant la guerre, il est d'un ton souvent tendu.

La thèse qu'a voulu y soutenir M^{me} Leuba n'a rien cependant de romantique, puisqu'elle consiste, en dernière analyse, dans une apologie du mariage.

Christiane Schoerer, jeune divorcée, peintre de talent, a pour amant l'écrivain Jacques Chantin, l'illustre romancier. Celui-ci l'aime assez pour lui offrir de lier sa vie à la sienne. Mais elle préfère rester libre. *Dieu me garde, déclare-t-elle, de gâcher mon bonheur en épousant Jacques. Je n'ai nul appétit de la légalité et notre liaison est assez belle pour faire fi des convenances.*

Mais la guerre éclate ; Chantin est mobilisé, et disparaît, sans qu'on puisse savoir s'il est blessé, mort, ou prisonnier. Christiane cherche à se renseigner ; on la rabroue un peu partout. Qu'est-elle, en effet, *officiellement* par rapport à son amant ? Une étrangère. Elle s'aperçoit alors que la société est forte et qu'elle sait faire respecter les lois qu'elle édicte.

Là-dessus, dans un hôpital, où elle emploie toutes ses énergies à soigner des victimes de la guerre, Christiane est conduite par un hasard providentiel au chevet d'un commandant aveugle, qui n'est autre que son ancien mari. Elle consacrera désormais sa vie au valeureux mutilé. Elle se réfugiera à *L'Ombre nuptiale*.

Sans doute, le roman se termine par le triomphe de la règle sur ce qu'on est convenu d'appeler le désordre des mœurs. Mais ce triomphe est dû à des circonstances si exceptionnelles, l'héroïne met dans ses éloges de l'amour libre, une telle fougue, une si grande abondance d'images que l'œuvre trahit peut-être un peu les intentions traditionnalistes de l'auteur. Romantique par la forme, *L'Ombre nuptiale* me paraît, aussi, romantique par le fond.

Mais l'objectivité de M^{me} Leuba ne perd jamais ses droits et le lecteur qui cherche surtout dans les ouvrages plus ou moins inspirés par la guerre, la documentation historique trouvera, dans ce roman, une émouvante peinture de Paris et une analyse très fine de la sentimentalité française pendant la terrible année 1914.

L'Aile de feu nous transporte en Annam, dans une concession. Quel en est le sujet ? L'histoire d'une Bovary coloniale qui, choquée par la vulgarité de son mari, révoltée par ses goûts ancillaires, le trompe avec son associé, homme élégant, distingué et noble ?

S'il en était ainsi, on aurait quelque raison d'objecter à l'auteur que son roman n'est colonial que par le cadre : point n'est besoin de venir en Indochine pour trouver situation semblable. En réalité, le vrai sujet n'est pas là...

A la question : quel est le principal personnage d'*Iphigénie*, Lesage répondait — ou faisait répondre : *C'est le vent* ! En effet, du vent dépend toute l'action de la tragédie : se tient-il coi ? C'est une série de catastrophes. Apparaît-il ? Tout s'arrange.

On pourrait dire de même, et sans paradoxe, que le principal personnage de *L'Aile de feu*, c'est le soleil. Mais lui est présent, toujours présent, même quand il est invisible, surtout quand il est invisible...

Les héros du drame ne sont pas le mari, la femme et l'amant, comme une lecture superficielle peut le faire croire. Ce sont le soleil et la femme. La lutte d'une femme jeune, jolie et amoureuse contre un climat qui enlaidit et vieillit, lutte inégale qui se termine par la défaite de la femme — tel est le véritable sujet. Ce roman est donc colonial, entièrement colonial, non seulement par ses détails mais dans son essence même.

Le rôle de l'amant, dans tout cela, est important, sans doute, mais il est, si je puis dire, d'une importance indirecte : l'amant n'est là que pour rendre le drame plus poignant.

Une femme ne cultive pas sa beauté pour elle-même. Elle y voit, en quelque sorte, une monnaie en échange de laquelle elle obtient l'amour. L'amour est sa raison d'être. Elle perd donc sa raison d'être en perdant sa beauté.

— Mais le roman serait-il moins intéressant si, au lieu d'aimer un amant, l'héroïne aimait son mari ? — Oui, il serait moins intéressant. D'abord, en général, le lecteur, si régulier soit-il, s'intéresse toujours plus aux amours irrégulières qu'à celles que le Code autorise. En outre, dans le cas qui nous occupe, si c'était à son mari que Françoise Raucourt ambitionnât de plaire, sa situation serait moins tragique, sa douleur de vieillir moins vraisemblable. Ce n'est pas en vain qu'on parle des chaînes du mariage. Un mari est lié à sa femme par un lien autrement solide qu'un amant. Même si l'amour le quitte, il reste. D'ailleurs, après des années de vie commune, à l'amour se substitue souvent une robuste affection qui peut fort bien en tenir lieu et qui résiste à la disparition des charmes physiques. Tandis que l'amant, c'est l'oiseau sur la branche. Une fois l'amour parti, il s'envole, et l'on reste seule...

Dès lors, nous comprenons, nous partageons les angoisses de la jeune femme, quand elle observe, dans sa glace, les ravages que sept ans de colonie ont imprimés à son visage, et ce *fard jaune, sous la peau, protestation d'un foie qui ne s'accommode pas du climat*, et ces *taches hépatiques, autour des yeux, que la poudre ne peut plus cacher*, et cette *chevelure éclaircie, que la sueur et les premières morsures du paludisme font tomber à poignées*, et, au moindre effort, ce *masque tiré et cet épuisement jusqu'au bout des membres et ces nerfs excités à vif du matin au soir*... Tous ces signes — *sceau mystérieux dont nous marque ici, je ne sais quelle aile de feu* — annoncent la fin prématurée de la jeunesse, la mort de l'amour, la fuite de l'amant...

Voilà le fond même du roman. Tout le reste s'y subordonne. Pourquoi, par exemple, l'héroïne est-elle la femme d'un colon ? Parce que la femme d'un fonctionnaire est, ordinairement, moins menacée par le climat. Elle vit plus rarement dans la pleine brousse — à laquelle le colon est irrémédiablement condamné. Sur-

tout, elle peut, tous les trois ans, venir rétablir sa santé en France, avec son mari, sans que la carrière de celui-ci en souffre. Tandis que le colon est obligé de prolonger son séjour colonial, car il voyage à ses frais ; il ne touche pas, dans la métropole, *de solde de présence* et il ne sait jamais dans quel état il retrouvera sa concession. Une concession ne peut prospérer, ou même simplement se maintenir, qu'à force de labeur, de patience et d'efforts. L'auteur était donc amené, par le développement même de l'action principale, à nous peindre l'existence du colon. Ce drame — lutte incessante de l'Européen, malgré les fatigues du climat, contre les éléments, contre la mollesse, la fourberie ou l'esprit superstitieux des indigènes — n'est certes pas la partie la moins intéressante de l'œuvre. En tout cas, il est solidement rattaché au drame central. La composition du roman est d'une rigueur toute classique.

Tout le petit monde qui s'agite autour des colons est peint d'une façon pittoresque, minutieuse, et qu'on sent exacte. Les personnages sont campés et leur mécanique mentale est mise à nu avec cette vivacité narquoise qui caractérise la manière de M^{me} Leuba. Ménageons les Européens et laissons de côté M. et M^{me} Colomat : trop de nos compatriotes pourraient se reconnaître dans ce couple résidentiel. Admirons, parmi les indigènes, desquels l'auteur sait parler sans parti pris de dénigrement ni d'admiration, cette Thi-Theu, coquette, rusée, insinuante, et d'une sécheresse de sentiments aussi tranquillement absolue. Comme sa sœur de race Thi-Nhi, celle-là n'aura nulle envie de se tuer en apprenant la mort de son amant européen.

Ce qu'il y a de plus remarquable encore dans ce beau roman, ce sont les descriptions. M^{me} Leuba y affirme le talent le plus personnel qu'ait produit cette colonie. Cela ne ressemble ni à du Boissière, ni à du Pouvoirville, ni à du Nolly, ni à rien de ce qui a été fait ici. C'est d'une pureté de lignes incomparable, d'une précision étonnante et c'est, avant tout, infiniment spirituel au double sens de cet adjectif. Ce goût pour le simple et le ramassé que nous avons admiré déjà dans *la Tristesse du Soleil* atteint, ici, à la perfection. Quelques mots suffisent, pour que tout un paysage se dresse devant nos yeux ravis : contemplons ce coin d'Annam.

A travers la vallée verte de riz et dorée de soleil, un fleuve large portait des voiles blondes. On voyait des hameaux et des pagodes blanches sur des monticules, et le fil écumeux de la mer à l'horizon.

Admirons ce paysage nocturne :

La lune lève au-dessus des bambous sa corne d'argent neuf. Très loin dans l'air pur, la voix de tête d'un sampanier module une chanson aigüe, et le feu lumineux des lucioles relie à la terre le scintillement d'un ciel criblé d'étincelles de feu.

Quelle couleur ! Et quel rythme !

Les attitudes, les gestes, les actes des indigènes sont peints avec une vérité qui ne recule pas à l'occasion devant le détail cru. Ecoutez chanter Thi-Theu :

Sa voix aigüe, frêle et pure, suit le rythme que le plectre arrache aux cordes. Elle s'élève, tremble et vibre, retombe sur une cadence à bouche fermée.

Voyez la même Thi-Theu, en négligé, telle qu'on la surprend quand il fait très chaud :

les reins moulés par le pantalon luisant, et, sur le buste, rien que le triangle d'étoffe que soulève sa petite gorge, et qui laisse nus ses bras d'ambre, aux aisselles lisses et son dos mat où se croisent les cordons du cache-seins.

Les yeux jaloux de Françoise saisiront, avec avidité, sur le visage de la congai les ravages d'une vieillesse précoce.

La face aplatie et camuse de la bagia transparait sous ses traits altérés ; son nez se creuse à la base et s'épate comme si le cartilage s'effondrait ; ses pommettes saillent ; la denture n'est plus intacte dans sa bouche avachie par la chique perpétuelle, sa peau fonce et devient huileuse ; ses mains et ses pieds sont rugueux, gercés ; son corps épaissi n'a plus rien du Tanagra d'antan et elle répand cette odeur fade et forte qui est celle de sa race, mêlée au relent du bétel et de l'huile de coco...

Voici un coin de marché annamite peint avec un réalisme saisissant :

Je n'ai pas besoin d'y être pour voir les congais, les vieilles en guenilles, hideuses, les yeux malades, le museau sanglant de bétel, quelque emplâtre noir collé sur une tempe ou sur une joue ; les jeunes, coquettes, qui ont de grands colliers d'argent, des clous d'oreilles en verre teinté, des bagues de métal et des bracelets d'écaille ou de faux jade. Elles ne sollicitent pas les acheteurs ; accroupies devant leurs paniers, elles chiquent, piaillent, comptent leurs sapèques de zinc, se recoiffent, se pouillent.

Les descriptions de M^{me} Leuba s'enrichissent souvent de comparaisons inattendues et d'une exactitude frappante. C'est ainsi que le pied mol et fourchu des chameaux lui rappelle, si large au bout de la jambe grêle, ces tire-pavés de caoutchouc que les gamins lancent sur l'asphalte au bout d'une ficelle ; la patte délicate d'un gecko lui suggère l'image d'une feuille de maronnier. Sous sa plume magicienne, des buissons couverts de lucioles se changent en *geysers d'éclincelles jaillissantes*, en *arbres de Noël élincelants*, et un aréquier, dont la tête ébouriffée et noire se détache sur le ciel nocturne et dont on ne voit pas le tronc, devient *une énorme araignée lombant du ciel au bout d'un fil invisible...*

*
*
*

Bien des pages de *l'Aile de Feu* sont empreintes de cette mélancolie nostalgique qui fait le charme de la *Tristesse du Soleil*. La nostalgie (1) n'est pas tout à fait absente de *Frick en exil*. Mais elle n'apparaît çà et là que discrètement. Frick prend gaillardement parti de son exil. M^{me} Leuba a-t-elle cessé de regretter la terre natale ? Non, sans doute, mais elle refoule ses regrets de crainte qu'ils ne voilent l'éclat des paysages qu'elle a devant elle. Elle veut voir. Elle veut, sans réserve, suivant la jolie expression grecque, jouir de ses yeux... et de son esprit.

(1) Je prends ici le mot *nostalgie* dans son sens ordinaire et restreint de : regret du pays natal

Elle se grise et nous grise de parfums, de couleurs, de sons. Elle est conquise, à son tour, par la colonie.

Comment analyser cet ouvrage? Analyser, c'est prendre l'essentiel et négliger l'accessoire. Ici tout est essentiel... Essayons cependant....

Frick débarque en Indochine; il vit d'abord dans la brousse, puis passe un an et demi à Hanoi, y prend une petite épouse jaune, y devient un peu amoureux d'une Française, et repart enfin pour la brousse. C'est tout. A quelle administration appartient-il? on ne nous le dit pas, on n'a pas besoin de nous le dire. Frick, c'est un de nous; c'est vous, c'est moi, c'est l'auteur surtout, c'est un colonial; c'est le colonial...

Un colonial, en tout cas, qui est sympathique au premier chef et supérieurement intelligent.

A ceux qui trouveront le sujet un peu mince, je ferai remarquer qu'on ne relie pas des perles avec un câble. Frick n'est, si l'on me permet cette comparaison, qu'un fil. C'est le fil ténu et délicat qui réunit entre eux les bijoux dont ce livre est plein à déborder.

Car tout le milieu dans lequel vit Frick, tous les paysages qu'il contemple, tous les bruits qu'il entend, depuis les plus retentissants jusqu'aux plus menus, toutes les odeurs, âcres ou suaves qu'il hume, toutes les saisons qu'il traverse, tous les êtres — hommes ou animaux — qui lui tiennent compagnie ou qu'il rencontre sur son chemin, sont notés, décrits, dépeints avec une verve, une finesse, une nouveauté d'expression éblouissantes. Voulez-vous vivre quelques heures dans la brousse? Lisez la première partie de *Frick*. Voulez-vous vivre quelques heures à Hanoi? Lisez la seconde partie de *Frick*. Ce livre est un flacon où l'Annam entier a déposé son riche arôme.

Un miroir qui se promène sur une route, ainsi Stendhal définissait le roman. Le miroir de M^{me} Leuba ne se promène pas seulement sur les routes, il erre dans les sentiers à peine frayés; il s'égare, à l'occasion, dans des forêts vierges. Il ne réfléchit pas seulement les formes et les couleurs: il est aussi sensible aux sons et aux parfums; en outre, il a de l'esprit comme un diable et n'est pas exempt de malice... C'est un miroir fée.

Poète, humoriste, peintre, psychologue, parfois même satirique — l'auteur de *Frick* est tout cela.

Poète, M^{me} Leuba n'a jamais cessé de l'être. Si elle a abandonné la forme du vers, cela ne veut point dire qu'elle ait renoncé à la poésie, bien au contraire. Ses proses sont plus poétiques que les plus poétiques des vers. Elles retiennent, des vers la poésie et laissent ce qu'il peut y avoir de mécanique et d'artificiel dans la versification: Frick est le plus beau poème en langue française qu'ait produit l'Indochine.

L'humour, comme la poésie, est répandu dans tout le livre. Mais est-ce bien humour qu'il faut dire? Il y a souvent dans l'humour, une sécheresse et même une dureté qui sont totalement absentes de l'œuvre et du cœur de M^{me} Leuba. L'expression d'ironie bienveillante serait peut-être plus juste. Mais peu importe l'étiquette: si l'on veut connaître le genre d'esprit que j'essaie de caractériser, qu'on lise, par exemple, la petite histoire du tarêt, ou celle de Pique-au-fond, ou celle de Goriot, ou celle du petit oiseau qui, par son *tioup tioup* obstiné, empêche Frick d'écrire, qu'on lise... mais pourquoi préciser? Qu'on ouvre le volume à n'importe quelle page et l'on sera tout de suite renseigné.

Peintre, M^{me} Leuba l'est ici avec une richesse et une finesse de couleurs souveraines. Frick en exil est une galerie de tableaux — et quels tableaux ! Voici un paysage matinal :

La chaîne annamitique resplendit dans la jeune lumière. Ses flancs bleus tombent à pic sur la riche vallée. Les touffes de palmes s'élancent des jardins lointains. Les pagodes blanches jettent du haut des rochers les longues vibrations des gongs de cuivre. Les tourterelles roucoulent. Les lilas du Japon embaument. La mer déferle sur une grève ardente ; une ivresse de vivre s'élance de la terre, emplit l'espace, monte vers le zénith étincelant.

Voici la campagne annamite sous l'avalanche solaire :

Les lances des aloès et les glaives barbelés des palmes, les longues feuilles lisses des bananiers, les ficus et les banyans flamboient comme de l'acier. Les eaux capricieuses de la lagune, et les ruisselets de la brousse et les mares des villages sont des coulées ardentes. Les toits de chaume argentés sont incandescents. Le moindre sentier blanc aveugle et le ciel n'est qu'une flamme dont l'approche insoutenable va calciner la terre. Plus rien ne bouge, ni un homme, ni un chien, ni un oiseau, ni un insecte. Le silence brûle et l'air tremble de vibrations lumineuses.

Voici un golfe dans la nuit :

Les ténèbres sont chaudes et le vent du large, qui passe sur la mer sans algues, n'a pas d'odeur marine. Au fond de la baie, contre la falaise couronnée de cocotiers, les lumières des jonques de pêche dessinent une ville mystérieuse, un port inconnu qui scintille.

Et, dans la nuit encore, voici un coin de village indigène :

Une nuit tiède, piquée de lucioles, les cases des marchands aux carrefours, des congai trottant sous le balancier, les cliquettes des restaurateurs ambulants, au torse illuminé par un reflet de leur fourneau suspendu. Des stridulations de cigales, un chant de sampanier et le sourd gémissement de la mer...

Le pinceau de M^{me} Leuba sait rendre les scènes familières de la rue, le grouillement, les cris, les joies de la foule annamite avec un mouvement et une vie qui donnent l'impression directe de la réalité. Lisez la description de la fête des enfants à Hanoi : une pure merveille. Le sujet avait tenté bien des écrivains : soyez certain que désormais il ne tentera plus personne.

Et le soin qu'elle apporte à broser de grandes toiles, elle le met aussi à peindre les choses les plus minuscules. Tout lui paraît digne d'attention et de sympathie. Les petits plats dont se compose le dîner de la servante, une limule, une tortue d'eau, un margouillat, une taret sont peints avec un souci du détail qui fait songer à un ivoire japonais.

Le miroir de *Frick en exil* ne reflète pas seulement les jeux de la lumière, il saisit aussi les jeux du sentiment et de la pensée... Je vous dis que c'est un miroir fée.

En parlant de Molière on a pu dire que le valet qui traverse la scène pour porter un fauteuil a son caractère déterminé. La même remarque s'applique aux personnages de M^{me} Leuba. Voyez cette jeune annamite, dont Chinh, son frère, voudrait faire la *congai* du maître. Elle apparaît seulement tout à la fin d'un chapitre puis disparaît sans retour. Mais dans un éclair de son regard noir elle nous livre toute sa petite âme : vénale, vaniteuse et méchante.

Toutes les connaissances de Frick deviennent vite, pour nous, de vieilles connaissances. Et quelle pénétration dans la psychologie féminine ! J'admire surtout cette Thi-Nam et son manège de femme honnête mais coquette autour de l'Européen. Observez-la, dans le jardin, en train de cueillir des fruits :

Elle lève le bras pour atteindre les goyaves ; son lourd chignon brillant semble tirer sa tête en arrière, et ses seins menus pointent sous sa courte veste de maison. A la ceinture du pantalon de soie, un peu de peau dorée apparaît.

Frick, un instant immobile près d'elle, la prend subitement au menton. Une seconde il la regarde, tout au fond de ses yeux noirs.

— Eve !... dit-il lentement.

Et il la lâche. Elle n'a pas compris, mais à travers la gêne que lui a causée le geste inattendu, son sourire est un éclair de malice, parce qu'elle sent qu'entre elle et le maître règne une force secrète, qui n'est pas de son côté, à lui.

Maintenant, elle dénoue devant Frick ses splendides cheveux :

Ils sont soignés, lavés avec des herbes parfumées, lustrés à l'huile de coco. Il en monte une chaude odeur un peu lourde, un peu animale, et Frick, qui les a touchés, bat un peu des paupières, pendant que Thi-Nam, cambrée en arrière, l'épinglette d'argent entre ses dents, refait, ingénue perfide, sa torsade somptueuse.

Bien des romanciers — trop de romanciers peut-être — ont parlé de la *congai* — mais chez aucun vous ne trouverez cette finesse intuitive et un tel bonheur d'expression.

Dans les portraits qu'elle fait de quelques *broussilleux*, de l'interprète, *cet échantillon du gavage scolaire, de l'Etrangère-en-voyage, du Personnage en vue, du nouveau-débarqué*, du meilleur dentiste de Hanoï — (qui était-ce ?) — et de Madeleine, son épouse distinguée, M^{me} Leuba se révèle un auteur comique plein de verve. Reconnaissons que, çà et là, sa bienveillance naturelle semble l'abandonner. Il y a des gens si sots, n'est-ce pas ? si prétentieux, si grotesques, que les plus patients n'y peuvent résister, et saisissent, à leur tour, le fouet de la satire... Le jour où elle voudra faire une comédie de mœurs coloniales, je promets à M^{me} Leuba un beau succès et je suis bien sûr que certains — parmi lesquels bon nombre de blancs — riront jaune...

Mais voilà plusieurs pages que je consacre à *Frick*, et je me demande si j'ai pu réussir à en faire sentir le charme, je me demande même s'il est possible de définir un charme si subtil. Définir, c'est comparer. Nous n'avons rien, dans notre littérature indochinoise, à quoi puisse être comparé ce livre unique — et, dans notre littérature nationale, je ne trouve que le Jules Renard des *Histoires naturelles*

et la Colette des *Dialogues de bêtes* auxquels M^{me} Jeanne Leuba fasse quelquefois songer.

C'est d'un heureux augure pour les destinées des lettres indochinoises, qu'au moment même où les *Pages* ressuscitaient, ait paru une œuvre d'une semblable valeur. Nous nous évertuons à soutenir ici que le sol de l'Indochine recèle des trésors littéraires inestimables. *Frick en exil* vient de nous en fournir une preuve sans réplique.

* * *

De la *Tristesse du Soleil* à *Frick en exil*, nous avons vu le talent de M^{me} Leuba se dégager, petit à petit, du lyrisme nostalgique où se complaisaient ses débuts... La visuelle a fini par l'emporter, en elle, sur la sentimentale. Cette victoire est-elle décisive? L'avenir nous l'apprendra.

Pour nous, quelque harmonieuses que nous paraissent les plaintes nostalgiques qui résonnent à travers ses trois premiers livres, nous aimons trop l'Indochine pour ne pas souhaiter qu'elles s'apaisent, ou que du moins elles ne réussissent pas à détourner les yeux de M^{me} Leuba des spectacles qui l'entourent. Qu'elle pardonne à un soleil, qui rayonne sur une nature aussi merveilleuse, d'être parfois cruel pour les fragiles êtres que nous sommes... Il crée plus de beautés qu'il n'en détruit. D'ailleurs, il est des visages dont il ne parvient pas à compromettre l'harmonie, sur lesquels il répand même une grâce mélancolique et *ce teint de camélia que donne aux chairs féminines la lassitude des grandes chaleurs* (1). M^{me} Leuba a été conquise par l'Indochine. Qu'elle ne se ressaisisse plus! La seule nostalgie que nous lui permettions, tant qu'elle vivra parmi nous, est cette nostalgie anticipée qui saisit Frick, quand, errant sur la plage, *il sent tout à coup qu'il regrettera un jour jusqu'au désespoir, et qu'il n'oubliera plus jamais, ni ce ressac grondant, ni ces îles solitaires, ni l'escalade inconnue qui scintille au lointain, ni cette plainte musicale qui pleure à travers l'ombre...*

Eugène PUJARNISCLE.



(1) G. FLAUBERT : *L'éducation sentimentale*.